

nale part d'une considération générale : admettons, à la rigueur, que l'organisation internationale soit une nécessité permanente ; il n'en demeura pas moins que cette nécessité doit être spécifiée en fonction de l'analyse de la période. Ainsi la première Internationale, aux débuts du mouvement ouvrier, n'était pas exempte de confusion politique ; anarchistes, marxistes et proudhoniens s'y côtoyaient et Marx devait le tolérer. La tâche fondamentale par rapport à la période était l'affirmation de l'existence d'un mouvement ouvrier international autonome. De même la III^e Internationale spécifiait les principes généraux de l'internationalisme par rapport à la période d'actualité de la révolution : reconnaissance des soviets, rupture envers le social-chauvinisme sont ses critères fondamentaux. De même enfin, concède parfois Créach, la IV^e Internationale a joué historiquement un rôle utile dont nous lui sommes reconnaissants. Pendant la période de recul de la révolution mondiale, elle a conservé les acquis du marxisme révolutionnaire contre les attaques du stalinisme triomphant. La justification historique fondamentale de la IV^e c'est donc la lutte contre le stalinisme au sein du mouvement ouvrier.

Or précisément, poursuit Créach, on doit revenir aujourd'hui sur la notion de stalinisme. Ce qui distingue fondamentalement le stalinisme de la social-démocratie ordinaire, c'est son caractère international. Les bureaucraties stalinienne ne sont pas de simples bureaucraties social-démocrates appuyées sur des bureaucraties ouvrières. Elles détiennent une grande part de leur pouvoir, de ce qu'elles sont investies du prestige des détroques d'Octobre et de la caution du Kremlin. Mais aujourd'hui, en période de crise du stalinisme, les partis stalinien tendent de plus en plus, dans leur processus de social-démocratisation, à faire passer leurs intérêts nationaux avant leurs dettes envers la bureaucratie soviétique ; ainsi pour ménager ses alliés bourgeois électoraux éventuels, le P.C.F. est-il prêt à désavouer l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. De tels phénomènes témoigneraient de l'effondrement du stalinisme et du retour des partis stalinien à une social-démocratie plus traditionnelle.

Mais si la spécificité de la IV^e fut la lutte contre le stalinisme, son existence doit prendre fin avec l'agonie du stalinisme. Les critères de délimitation qu'elle instaurait entre le mouvement stalinien et le marxisme révolutionnaire (théorie de la révolution permanente, critique du stalinisme) ne sont plus suffisants. Il faudrait trouver les critères réels actuels, permettant non plus de simples délimitations idéologiques, mais des délimitations pratiques. En particulier, l'appréciation de la portée internationale de la Révolution culturelle, de l'état de dégénérescence des Etats ouvriers et de leurs tendances restauratrices fournirait de tels critères et permettrait un redécoupage de l'avant-garde non plus en fonction de reliques idéologiques jalousement préservées, mais en fonction des tâches de l'heure.

En outre, si l'acquis théorique perpétué jusqu'à nous par la IV^e conserve quelque valeur politique, il n'est plus le monopole de la IV^e : plusieurs groupes internationaux, distincts de la IV^e, se le seraient approprié : Accion Comunista en Espagne, certaines fractions de la Zengakuren, certaines individualités du S.D.S., nous-mêmes et le groupe 66 en France ont correctement interprété la révolution vietnamienne, sont capables d'une certaine compréhension du stalinisme. Là sont les forces vives de l'avant-garde ; notre tâche serait, plutôt que d'aller cultiver les

particularismes de la IV^e, de favoriser le renforcement des groupes d'avant-garde, leur stabilisation, des conférences de confrontation, etc.

En bref, la IV^e, ayant fait son œuvre, aurait vécu ; à vouloir se survivre, elle serait condamnée à dégénérer ou à éclater. Il serait donc aberrant d'aller prendre notre part de cet éclatement.

4) Céder un peu, c'est capituler beaucoup

Voilà le fond de l'envolée créachienne sur le problème de l'Internationale. Pourtant le doute qu'il avance n'est même pas méthodique. Accordons-nous sur des généralités qui caractérisent la période : déclin et chute du stalinisme, crise généralisée de l'impérialisme. Mais du déclin du stalinisme peut-on déduire que le ciel serait redevenu serein comme après le déluge ?

En fait, il ne faut pas avoir une vue restrictive et limitative du stalinisme, mais bien y voir le phénomène politique déterminant de notre époque. Il ne s'agit pas d'un simple vice bureaucratique affligeant les organisations ouvrières et circonscrit dans leur pourtour organisationnel. Il faut y voir bien davantage : *le plus grandiose avortement historique*. A l'époque où la bourgeoisie vient historiquement à bout de son rôle, où elle n'a plus aucune créativité historique, où ses valeurs autrefois triomphantes (liberté, égalité, patrie, etc.) apparaissent comme des bibelots désuets, seul le prolétariat est capable d'apporter des solutions et des valeurs nouvelles, de débloquer le statu-quo historique, de sortir l'humanité du marasme. La faillite de ses directions révolutionnaires provoque un avortement historique qui caractérise l'ensemble de la période : « La situation politique mondiale dans son ensemble se caractérise avant tout par la crise historique de la direction du prolétariat. » (Programme de transition.)

Cette crise et cette faillite affectent donc non seulement le mouvement ouvrier, mais l'ensemble du champ politique dont elle paralyse le principal centre nerveux. Ainsi la bourgeoisie, à court d'innovation et de ressources, retrouve-t-elle un regain d'ardeur inespéré qui se nourrit de l'impuissance du prolétariat. Ainsi les idéologies de la bourgeoisie se fraient-elles à nouveau un chemin dans cette place laissée vacante par la démission historique des organisations ouvrières. On ne peut comprendre autrement, après la révolution russe, le second souffle de l'idéologie anarchiste (idéologie typiquement bourgeoise fondée sur l'éclatement de la pratique politique réduite au quotidien et à l'anecdotique) qui se nourrit de la dégénérescence stalinienne. De même sur le plan idéologique, le surréalisme n'est, par bien des aspects, que le clair-obscur du stalinisme ravivant des valeurs bourgeoises faute de pouvoir les dépasser par un projet révolutionnaire organisé. Ainsi encore le stalinisme a pendant toute sa période d'euphorie châtré tout apport spécifique des intellectuels au mouvement ouvrier. Les intellectuels qui étaient au début du mouvement ouvrier des militants à part entière ne sont plus, pour le stalinisme triomphant, que des cautions de luxe proprement prostituées (Aragon), ou bien la conscience malheureuse du mouvement ouvrier (Nizan) ou bien encore sont acculés au suicide (Crevel, Pavèse). Mais ils ne font plus aucun apport théorique réel au mouvement ouvrier ; ils doivent s'estimer reconnaissants et pardonnés devant l'histoire si ce dernier les tolère.